

déjà sombre où une lampe brûlait. Ils s'agenouillèrent et prièrent longtemps, immobiles. Les statues funèbres les contemplaient froidement, dans l'ombre des niches, comme si, depuis des siècles, le spectacle de la douleur des vivants les eût rendues insensibles.

Enfin, le comte se courba et posa ses lèvres sur la dalle du caveau. Quand il se fût relevé :

—Guy, dit-il à demi-voix. Je ne te demande qu'une chose. Ramène moi là un jour. Quoi qu'il arrive, quoi que l'avenir nous ménage... Nous serons peut-être bien pauvres, mon ami.

—Oh ! papa, s'écria Guy en sanglotant, je tâche d'être courageux ; mais, quand vous me parlez de ces choses, c'est plus fort que moi...

Ils sortirent, et, derrière eux, la porte se referma avec un bruit de catacombe.

Le lendemain, avant l'aube, ils avaient quitté le pays, et, l'année suivante, le jeune homme remportait tous les prix de la classe de seconde d'un grand lycée de la capitale. Le père, confiné dans un modeste appartement d'où il pouvait voir les arbres de la cour de récréation du jeune humaniste, végétait, frappé au cœur, ne voyant personne, consacrant à l'éducation de Guy les trois quarts des faibles ressources qu'il avait pu sauver du naufrage.

Quelques années se passèrent dans cette séquestration volontaire. Ainsi qu'il arrive souvent aux hommes d'ancienne race que la fortune a trahis, le comte de Vieuvicq rougissait, comme d'une honte, de sa pauvreté présente, et semblait fuir ceux qui l'avaient connu jadis. Sous le poids de l'adversité, son corps s'était voûté avant l'âge, sa chevelure avait blanchi, et sa santé chancelante ne lui promettait pas une longue vieillesse.

En effet, son fils n'avait pas encore atteint sa vingtième année et se préparait à sortir, l'un des premiers, de l'École polytechnique, lorsque le comte s'éteignit dans ses bras.

—Je te bénis et je te remercie, mon

cher enfant, dit-il avant d'expirer. Je suis tranquille sur toi ; car Dieu protège la race des fidèles. Quant à moi, je suis heureux. Je vais rejoindre ta mère.

Alors, fixant sur le jeune homme, à genoux près de lui, un regard d'une tendresse infinie, le mourant ajouta avec un sourire qu'on ne lui connaissait plus depuis longtemps :

—Comme tu lui ressembles !

Il emporta ce sourire avec lui dans le cercueil.

Par une belle soirée de printemps, les grilles rouillées de Vieuvicq se rouvrirent devant le descendant de la noble lignée escortant, à la tête d'une longue file de villageois, le modeste char funèbre.

Depuis sept ans, Guy n'était pas rentré dans le vieux château en deuil de ses maîtres. A cette heure douloureuse, il ne se sentit pas le courage de franchir le seuil derrière lequel s'attendaient tant de souvenirs.

Ce fut sous la voûte de cette même tour isolée, où il avait passé ses premières heures d'étude, que l'orphelin déposa les restes chéris qu'il accompagnait. Dans la vaste pièce, toute tannée de noir, il commença, au milieu de quelques vieux serviteurs de sa famille, la lugubre veillée qui précède l'éternel adieu.

Assis près du cercueil, il laissait ses regards errer sur ces murs qui lui redisaient la trop courte histoire du bonheur de son enfance. Dans un coin la longue table était encore chargée de ses premiers livres. Le tableau noir, à demi dissimulé derrière les draperies sombres, portait encore les derniers chiffres que sa main y avait tracés. Il revoyait le grand fauteuil délabré où s'asseyait son précepteur, le tabouret en tapisserie, ouvrage de sa mère, qui lui servait à lui-même.

Où étaient, maintenant, tous les êtres qui avaient si souvent franchis le seuil de cette porte ? Sa mère dormait là, tout près, dans le caveau qui allait se rouvrir demain. Son père ! il était couché froid et insensible, sous